

ELS

Séminaire 2008-2009

LE SEXE NAÎT « PAS-TOUT »

Le sexe naît (n'est) « pas-tout »,...alors quoi d'autre ? What else ?

Eh bien, justement, il ne « naît » pas tout, parce que dès le départ, il y a autre chose... Quoi ? **L'amour** ! Soit, à partir du deuxième, le « transfert ». Le transfert de ce premier amour. Mais est-ce bien la même chose, l'*amour* et le *transfert* ? Lacan, lui, comme Freud, répond affirmativement dans sa conférence du 13 octobre 1972 à Louvain, lorsqu'il dit « le transfert, c'est l'amour ! », c'est fait avec le même tissu, en tout cas.

En 1881, Gustave Flaubert écrit, dans son « Bouvard et Pécuchet » :

« Ainsi leur rencontre avait eu l'importance d'une aventure. Ils s'étaient tout de suite accrochés par des fibres secrètes. D'ailleurs, comment expliquer les sympathies ? Pourquoi telle particularité, telle imperfection indifférente ou odieuse dans celui-ci enchante-t-elle dans celui-là ? Ce qu'on appelle le coup de foudre est vrai pour toutes les passions. »¹

Flaubert, comme on le sait, à tout le moins, est un très bon observateur et son observation peut s'appliquer de même à la *passion transférentielle*.

Dans son texte de 1912, « Sur la dynamique du transfert »², Freud écrit :

« Les particularités du transfert sur le médecin, par lesquels ce transfert excède la mesure et la nature de ce qui peut se justifier froidement et rationnellement, deviennent compréhensibles si l'on considère que ce ne sont justement pas les seules représentations d'attente conscientes, mais aussi celles qui sont tenues en réserve ou inconscientes, qui ont instauré ce transfert. Ce qui donne au transfert son aspect particulier, c'est le fait qu'il dépasse la mesure et s'écarte de par son caractère même et son intensité de ce qui serait normal, rationnel. »

C'est dans ce texte qu'il écrit aussi :

« Il correspond bien aux relations réelles existant avec le médecin que l'imgo paternelle (selon l'heureuse expression de Jung), devienne déterminante pour

¹ Gustave Flaubert, *Bouvard et Pécuchet*, [1881], Pocket, 1999, p.26.

² Sigmund Freud, *Zur Dynamik der Übertragung* (1912), G.W. VIII., p. 364-374, *La dynamique du transfert*, trad. A. Berman in *La technique psychanalytique*, Paris, PUF, 1970, p. 50-60. Ou, *OCF P.*, PUF, p.108-109

cette insertion. Mais le transfert n'est pas lié à ce modèle et il peut aussi s'effectuer d'après l'imgo maternelle, fraternelle, etc. »³

Lacan, pour sa part, énonçait :

« Disons que dans la mise de fonds de l'entreprise commune, le patient n'est pas seul avec ses difficultés à en faire l'écot. L'analyste aussi doit payer : payer de mots sans doute, si la transmutation qu'ils subissent de l'opération analytique, les élève à leur effet d'interprétation ; mais aussi payer de sa personne, en tant que, quoi qu'il en ait, il la prête comme support aux phénomènes singuliers que l'analyse a découvert dans le transfert ; oubliera-t-on qu'il doit payer de ce qu'il y a d'essentiel dans son jugement le plus intime, pour se mêler d'une action qui va au cœur de l'être (*Kern unseres Wesens*, écrit Freud) : y resterait-il seul hors jeu ? »⁴

Tout cela est-il faux ? Le transfert n'est-il pas de l'amour ? Est-il un faux amour ? Cette « alliance » est-elle une fausse alliance, une « mésalliance » ?

Juste avant d'inventer la psychanalyse, mais quand même déjà bien engagé sur son chemin, Freud avance, dans les *Etudes sur l'hystérie* de 1895, que

« le transfert au médecin se réalise par une *fausse association* ».

Fausse association, faux nouage, mésalliance :

« Dans cette *mésalliance*, - car Freud l'écrit en français -, à laquelle je donne le nom de faux rapport, l'affect qui entre en jeu est identique à celui qui avait jadis incité ma patiente à repousser un désir interdit. Depuis que je sais cela, je puis, chaque fois que ma personne se trouve ainsi impliquée, postuler l'existence d'un transfert et d'un faux rapport. »⁵

Il est faux, ce rapport,...mais il est vrai aussi, comme s'en apercevra Freud un peu plus tard. En tout cas il est actuel et réel. Ce que dit Freud, c'est que ce nouage n'est pas, n'est plus celui d'origine, lui supposé, on ne sait trop pourquoi, être plus vrai !

C'est comme l'amour : est-il faux, est-il vrai ? Qu'est-ce qu'un faux amour, et plus encore, qu'est-ce qu'un amour « vrai » ? Qui en décide ?

³ Sigmund Freud, *Œuvres Complètes de Freud, P.*, Paris, PUF, 1970, p.108.

⁴ Jacques Lacan, « La direction de la cure et les principes de son pouvoir », in *Ecrits*, Seuil, Paris, 1966, p.587. On trouve la citation de Freud par Lacan, dans *L'interprétation du rêve*, en son chapitre IV, « La déformation du rêve ».

⁵ Sigmund Freud, « Psychothérapie de l'hystérie », in *Etudes sur l'hystérie*, traduit de l'allemand par Anne Berman, Paris, PUF, 1967, p.245-246.

Il faudrait lutter contre les glissements imperceptibles d'aujourd'hui. Les glissements de ceux qui, par exemple, confondent la vie avec les cellules sexuelles, ceux qui confondent le désir avec la technique érotique. Il faudrait réapprendre ce que c'est, pour nous, que parler. Il existe un conflit entre ce que d'aucuns croient encore appeler « les instincts », c'est-à-dire les besoins et les mots, ou plus précisément les signifiants. Ce conflit, cette tension, c'est ce qui s'appelle, précisément, l'amour.

Freud, en somme, dirons-nous, est l'inventeur d'un nouvel acteur dans la culture : c'est le psychanalyste. Le psychanalyste, qui se doit de n'être ni médecin, ni curé, participe de la vie amoureuse de ses patients, de ses analysants, tout en s'en tenant hors d'elle.

Le malaise dans la civilisation d'aujourd'hui, tient au fait que le langage ne tient plus. C'est lui, le psychanalyste qui est placé là où il faut l'entendre. Les analysants ne viennent-ils pas sur son divan que lorsqu'ils n'en peuvent plus de ne pas savoir ce qu'ils disent, que lorsqu'ils ne savent plus pour eux de quoi il s'agit au juste, quand ils se demandent enfin ce que « tout ça » veut dire, à la fin ?

Lors d'une de ses fameuses « soirées du mercredi », le 30 janvier 1907, Freud déclare :

« Nous contraignons le patient à renoncer à ses résistances par amour pour nous. Nos traitements sont des traitements par l'amour. »

Ce faisant, Freud met ainsi l'amour au centre de l'expérience analytique. Et du même pas cela introduit à une nouvelle éthique.

Il dit aussi, dans son texte *Malaise dans la civilisation* : [1929]⁶

« L'homme essaie de satisfaire son besoin d'agression aux dépens de son prochain, d'exploiter son travail sans dédommagement, de l'utiliser sexuellement sans son consentement, de s'approprier ses biens, de l'humilier, de lui infliger des souffrances, de le martyriser et de le tuer. »

Que faire ainsi face à ce qu'est l'Homme ?

L'amour est-il cet affect qui soit de nature à pallier ces jouissances ?

Quand il y a « rencontre » *tuchè*, selon les Grecs de l'Antiquité, et même *eutuchè*, bonne rencontre, bon « heur », que peut faire la réponse de l'amour en voulant le bonheur du partenaire, s'il faut néanmoins affronter cette jouissance

⁶ Sigmund Freud, *Malaise dans la civilisation*, trad. C. et J. Odier, PUF, 1971.

nocive, bien maligne, du prochain. N'est-ce pas là que se présente le véritable problème de l'amour ?

Freud utilise deux mots. *Liebe*, amour, mot de la langue très courante, et *Verliebheit*, énamoration, passion amoureuse.

Liebe, que prend Freud, c'est « l'amour normal », dans ses multiples acceptions : amour de soi, amour filial et parental, amitié et amours des hommes en général, attachement à des objets concrets ou des idées abstraites, terme qu'il prend donc pour base de ses discussions et autres exposés scientifiques .

Faisant cela, il faut remarquer que Freud ne suit nullement les textes grecs anciens qui, traditionnellement à ce sujet distinguent quatre sortes de *philia* :

- la *physikè*, l'amour entre les êtres de même sang ;
- la *xénikè*, l'amour entre les hôtes ;
- l'*hétairikè*, l'amour entre amis ;
- l'*érotikè*, l'amour entre personnes du même sexe ou de sexe différent.

Ces quatre modes d'amour, Freud les inclut tous dans *Eros*, et il ajoute que l'Eros de Platon, tel qu'on le trouve dans Platon et ses *Dialogues socratiques* donc, coïncide parfaitement dans son origine, sa réalisation et son rapport entre les sexes, avec la force amoureuse, c'est-à-dire la *libido* de la psychanalyse. A travers les *Dialogues...*, Freud se fait ainsi l'égal de Socrate, car il affirme comme ce dernier ne posséder qu'une science, celle de l'*érotikè*.

Par contre, *Verliebheit*, c'est plutôt, à suivre Freud, la passion amoureuse. C'est comme état, explique-t-il dans lequel le but sexuel normal apparaît hors d'atteinte, ou bien dont l'accomplissement apparaît comme suspendu.

Pourtant, avec *Liebe*, Freud va être porté à adopter le mythe d'Aristophane, de l'Aristophane du *Banquet*, l'un des *Dialogues socratiques* de Platon, très justement sous-titré : *De l'amour*. La pulsion sexuelle correspond ainsi à la fable poétique du partage de l'être humain en deux moitiés, homme et femme, qui tendent, justement dans l'amour, à s'unir à nouveau.

Mais avec *Verliebheit*, Freud rencontre et note, dès le cas Dora [1901], puis avec sa théorie du sexuel [*Trois essais sur la théorie du sexuel*, 1905], puis avec l'*Homme aux rats* [1909], que dans l'analyse, toutes les tendances, non seulement tendres et amicales, mais aussi hostiles qui éveillent vengeance et cruauté, sont bel et bien présentes. La *libido* devient alors l'agent même du retournement des tendances. La cruauté, par exemple, est liée à la libido, elle accomplit avec elle la métamorphose de l'amour en haine et celle des tendances tendres en tendances hostiles.

L'*Homme aux rats*, cet énamouré typique, voit en lui se produire une lutte enragée entre l'amour et la haine éprouvés pour la même personne, et c'est précisément à cet endroit que Freud va avoir recours à la phrase célèbre d'Alcibiade à propos de Socrate : « Souvent j'éprouve le désir de ne plus le voir parmi les vivants ».

Freud alors de préciser à nouveau que

« [...] les poètes nous apprennent que dans les stades tourmentés de l'énamoration, les deux sentiments opposés coexistent et rivalisent. »

C'est du côté de l'énamoration, donc de la *Verliebheit*, que Freud va être amené à situer le patient, l'analysant comme nous disons depuis Lacan. Et cela a un nom : cela s'appelle, en psychanalyse, le *transfert*.

Le *Dialogue socratique* écrit par Platon, très justement, avons-nous dit plus haut, sous-titré *De l'amour*, a servi à Lacan à soutenir et référencer une large partie de son séminaire de l'année 1960-1961, précisément dénommé *Le transfert*.⁷

Ce dialogue parle de l'amour. Lacan s'en sert à partir, spécialement, de l'entrée d'Alcibiade parmi les convives du *Banquet* donné en l'honneur du jeune et beau poète Agathon.

La tradition savante fait pourtant porter son intérêt, au sujet de ce qui est dit sur l'amour, sur les interventions qui précèdent et, tout particulièrement, à ce que Socrate, à son tour interrogé, et qui ne peut répondre en première personne, dit à travers la bouche de cette femme, Diotime, rencontrée bien avant le *Banquet*, et donc non physiquement présente à cet instant.

J'ai moi-même analysé, dans mon livre *De la notion au concept de transfert, de Freud à Lacan*⁸ la tirade d'Alcibiade face à un Socrate inatteignable, à partir de la lecture qu'en fait Lacan au cours de son séminaire de cette année-là. Il fait, comme on le sait, de Socrate, le « précurseur de l'analyste »⁹. Pourquoi ? Parce qu'il dit « ne savoir rien, si ce n'est ce qui concerne le désir. »¹⁰

Ici, je propose simplement de relire ce que Lacan laisse de côté, mais que la tradition de la lecture savante philosophique a constamment repris : les cinq premiers éloges de Phèdre (le théologien), de Pausanias (le politique éducateur), d'Eriximaque (le médecin), d'Aristophane (le poète comique) et d'Agathon (le

⁷ Jacques Lacan, Le Séminaire, livre VIII, *Le transfert (Le transfert dans sa disparité subjective, sa prétendue situation, ses excursions techniques)*, SEUIL, mars 1991, juin 2001.

⁸ Jean-Michel Louka, *De la notion au concept de transfert, de Freud à Lacan*, Collection Psychanalyse et civilisations, Eds L'Harmattan, Paris, novembre 2008, 236 p.

⁹ J.L., *Ecrits*, Seuil, 1966, p.825.

¹⁰ *Banquet*, 177d. pagination Léon Robin, Guillaume Budé-Les Belles Lettres.

poète tragique). Auquel, il faut ajouter le plus important, le discours de Socrate parlant à travers la bouche de cette unique femme, absente-présente du *Banquet*, qu'est Diotime.

Dans ces éloges, il ne s'agit pas des discours de ceux qui disent publiquement *leur* amour, tel Alcibiade dont va se servir Lacan pour sa théorie du transfert, mais de ceux qui parlent seulement *sur* l'amour. Que l'on y entende bien alors notre lot quotidien des inlassables pensées qui peuplent nos échanges avec autrui à ce sujet.

Les cinq convives tiennent des discours qui n'ont pas vieilli. Ce qui veut dire qu'on les tient toujours aujourd'hui, sur ce sujet, sans y rien changer, identiques, malgré les quelques deux mille quatre cents ans qui nous en séparent. Vous voyez que ce n'est pas d'hier que l'on rabâche les mêmes platitudes et autres clichés à ce propos sur l'amour !

Il faut, bien sûr, les lire intégralement. Mais deux traits rassemblent, fondamentalement, ces cinq éloges de l'amour que profèrent Phèdre, Pausanias, Eriximaque, Aristophane et Agathon ; Lesquels ?

1. C'est, tout d'abord, de présenter l'amour sous une seule figure celle de la « coupe pleine »¹¹ Car, pour tous l'amour est *manque de rien*. Il a toutes les vertus et qualités dit Agathon. Aristophane dit qu'il fait « sphère », c'est-à-dire totalité sans faille, ou encore image de complétude par la réduction à l'un, à l'unité, des deux moitiés humaines séparées. Phèdre s'accorde à ce qu'Amour n'ait pas de père, donc pas de généalogie et il précise qu'il est non engendré puisqu'il est la cause première de tous les biens.
2. Pourquoi une telle approche partagée ? A l'analyse de cette véritable exaltation que ces causeurs ont en commun, il appert que celle-ci repose sur la supposition d'un *lieu du savoir* sur *erôs*, un lieu du savoir qui serait *déjà là* et qu'il faudrait retrouver. Donc pas un lieu du savoir qu'il faudrait *produire*, notons-le, comme Alcibiade le fera en parlant de *son* amour pour Socrate.
3. Ainsi l'amour est conformité à un savoir déjà inscrit quelque part, dans un lieu à atteindre, par des voies réservées à chacun : pour Phèdre le théologien, c'est dans la louange des Dieux. Pour Aristophane, le poète comique, c'est dans le mythe de l'Un originel de notre *archia physis*, notre nature d'origine. Pour Pausanias, le politique éducateur, c'est à retrouver dans la loi de la cité d'Athènes et l'éromène accorde ses faveurs à ses érastés selon les règles établies, selon le savoir d'une éthique civique de l'amour éducateur. Son acceptation d'être aimé doit lui servir à

¹¹ 175d.

l'acquisition de l'honneur, du courage et de la vertu de son éraste. Il s'ensuit que la prudence, la pudeur, la mesure et la mise à l'épreuve, c'est ce qui permet de départager entre le profitable et l'inutile.

Mas il y a quelque chose qui cloche : ces cinq éloges d'*erôs* sont énoncés sur un ton d'ironie, de parodie, et même de bouffonnerie. On n'y croit pas ! Ces cinq discours décrivent l'amour comme *plénitude*, mais cela veut dire plénitude pour l'éromène. Car, il faut le noter, c'est bien à l'éromène et non à l'éraste que l'on attribue ladite plénitude, parce que aimer c'est vouloir être aimé, être aimable.

Alors un mouvement de bascule s'opère au moment où, dans un fou-rire général, Aristophane attrape un hoquet incoercible ! Et la bouffonnerie touche alors à sa fin. Et il apparaît que, même si ces discours étaient beaux, vrais et bons, ils se dévoilent dans l'ordre de ce qu'ils sont et pour ce qu'ils sont : opinions, mythes, et fictions.

Le *réel de l'amour*, c'est bien autre chose. Ainsi entre dans l'arène Socrate. Sa prise de parole, comme à son accoutumée, fait *coupure*. Il vise toujours *autre chose*, le dénommé Socrate, ce sans foi (sans croyance) ni loi (sauf celle du désir) ; ce sans feu (solitaire), ni lieu (on le dit ressortir de l'*atopia*, il est inclassable, inlocalisable). Socrate vise l'*épistémé*, c'est-à-dire le *savoir*. Car c'est le savoir qui va pouvoir rendre *raison* du dire vrai, beau et bon.

Mais avoir l'amour du savoir, l'*erôs* du savoir, de l'*épistémé*, c'est ne pas déjà savoir.

Pourquoi ? Parce qu'*erôs* est *manque*. Il n'est donc pas parfait, il est plutôt « coupe vide », et donc manque de ce qu'on a pas, c'est-à-dire...*épithumia*, autrement dit *désir*.

Et il n'y a pas de savoir de l'*erôs*, sans *erôs* du savoir, sans nescience.

Et puisque Socrate rencontre le point où il ne sait pas,...il se tait et laisse parler par sa bouche Diotime, au point même où lui manque, à lui, le savoir du désir.

Diotime, c'est du Platon pure souche, et à plein tuyaux ! Que dit-elle qui ait tant intéressé des siècles d'occident chrétien ?

Ceci : qu'*erôs* est *sublunaire*. Qu'il est le lieu de l'*instable* et de l'*incertain*. Pourquoi ? Parce qu'il est le fils de sa mère. Oui, mais quelle mère ? *Pénia*. *Pénia*, c'est **la pauvreté**...

Pourtant, ou plutôt par contre, il peut passer aussi au *céleste*, lieu de l'*immortel* et du *certain*, parce qu'il est le fils de son père. Oui, mais qui est son père ? *Poros*. *Poros*, c'est **la richesse**... !

Ainsi *erôs* se retrouve le cul entre deux chaises, c'est un « entre-deux », un *deimon*, un démon, c'est-à-dire, *stricto sensu*, un qui fait passer d'un monde à l'autre. Il le fait en engendrant, chose importante *dans* la beauté, et dans un mouvement d'ascension de la beauté des corps à celle des âmes, *par* le bien-dire. Ce qui fait que par cette marche ascendante vers l'être solide et constant un virage s'opère. Quel est-il ?

La beauté, de *guide* qu'elle était devient...quoi ? Devient le *but*, soit le Beau lui-même, l'*Un*. Et quel en est l'enjeu ? Une identification par idéalisation en terme d'être. Qu'est-ce que c'est que cela ? C'est très exactement ce que Freud a appelé *Ichideal*, soit l'*idéal du Moi*, le meilleur soutien du *narcissisme* du sujet. D'un point en grand I, je me vois aimable, soit éromène. C'est le retournement final de la position d'éraсте, d'aimant, en celle d'éromène, d'aimé.

Telle est, en somme, la voie indiquée par Diotime.

Elle n'est, vous l'aurez compris, que celle de la promotion d'un *être-plus*, soit un plus d'être parfaitement imaginaire !

Et c'est tout ce que vingt-quatre siècles de lecture du *Banquet* ont entendu dans tout cela et ont repris dans la tradition du commentaire à propos de ce phénomène humain énigmatique autant que fou qu'est l'amour.

C'est bien pour cela que Lacan s'est intéressé à ce qui publiquement est habituellement tu par pudeur, l'entrée impudique et avinée de cet éraсте d'Alcibiade et son discours sur *son* amour de Socrate (et non plus *sur* l'amour) ...

Jacques Lacan récusait que la psychanalyse soit une psychologie (avec ou sans profondeur), un art, une religion, une magie, un discours ou même une science - si la psychanalyse n'est pas une science, elle est cependant un *mode du savoir* qui peut ainsi interroger la science -. Elle aura été, pour lui, ce qu'elle est pour nous, une *expérience*, mais pas n'importe laquelle : une *expérience de l'esprit*, au moyen de laquelle, *via un autre*, le sujet opère sur lui-même les transformations nécessaires pour accéder à *sa vérité*.

Pour ce faire, *trois éléments*, trois ingrédients, s'avèrent incontournables que je nomme : *le transfert, l'amour, la mort*, plus un autre, tel un *joker*, ou un *furet* : *le désir*. Sauf que le premier se résorbe dans le second et que le troisième c'est ce qui permet de vivre et de supporter les deux premiers. « C'est parce que vous savez que tout cela va finir un jour,...que vous pouvez arriver à supporter ça, cette vie, ce monde » dit en substance Lacan dans sa conférence de Louvain en 1972... !! Même si justement, cette vie, pour en jouir, il faut la refouler, la mort, à chaque instant, et miser sur le *désir* issu d'un manque qui se creuse et recreuse à chaque fois. Ce à quoi se refuse le névrosé, et tout particulièrement l'obsessionnel. ...Et pas l'hystérique...Pourquoi ? Parce que l'hystérie, c'est

toujours, quelque part : 🎵 🎵 « *Someday my Prince will come, ...some day* »... !
🎵 🎵 🎵.

En 1911, on vola au Louvre le tableau de la Joconde de Léonard de Vinci. Le type qui fit cela dit en passant à l'entrée « c'est pour la restauration », puis s'en alla en jouir tranquillement chez lui, en solitaire, pour quelques temps...

On sait, par un Sacha Guitry, entre autres, qui vînt interroger un gardien de la salle où était exposée ladite Joconde au sourire énigmatique, que la foule se pressait alors quotidiennement en plus grand nombre que d'habitude, c'est-à-dire, lorsque le tableau était bien là accroché au mur. Elle se pressait en plus grand nombre pour regarder quoi ? Eh bien... le clou, marqueur ici du manque ! La Joconde, manquant à sa place, suscitait bien plus le désir de la voir manquante, absente,... que présente !
